

Du même auteur

- L'Allumette et le Soleil*, recueil de poésies, Éditions Pierre-Jean Oswald, 1960 ;
- En Cours de Vie*, recueil de poésies, Éditions Pierre-Jean Oswald, 1987 ;
- Nature Morte au Miroirs aux Alouettes*, recueil de poésies, Éditions Belfond, 1988 ; [édité avec le concours du Centre National des lettres] ;
- Le Brasier*, roman, Éditions Le Pré aux Clercs—Pierre Belfond, 1991 ;
- Le Soleil et la Mort en Face*, roman, Éditions Swing—Jean-Pierre Fiore, 1994 ;
- Feus les Autoportraits*, recueil de poésies, Éditions A.R.C.A.M.—Gérard Murail, 1998 ;
- Du Sang sur la Méthode Rose*, roman, Éditions les Presses de Valmy—Daniel Bontemps, 2001 ;
- Bufo*, nouvelles, Éditions In Octavo—Gil Fonlladosa, 2006 ;
- Et Cætera*, roman, Éditions Orizons, 2009 ;
- Amarré à un corps-mort*, roman, Éditions Orizons, 2010 ;
- L'effroyable Chanson du poète voyant*, pièce de théâtre en neuf mouvements, Éditions L'Harmattan, 2011 ;
- Les Embrasses*, roman, Éditions Orizons, 2013.

Jean-Pierre Barbier-Jardet

Les Embrasses

roman

Orizons

2013

J'ai l'impression de rencontrer des êtres et de vivre des choses avec le détachement de quelqu'un qui aurait déjà quitté ce monde et qui en éprouverait un regret immense.

Pascal Quignard, *Sur Le Jadis*.

Ainsi sommes-nous d'abord conduits puis abandonnés par chaque fraction de seconde de notre vie. De sorte que nous ne pouvons, en fin de compte, témoigner que de cet abandon.

Edmond Jabès, *Le livre des marges*, II.

Accrocherai-je les embrasses des rideaux ? Telle était la question que je me posais chaque matin en me réveillant. Les accrocher était en droit fil de l'élan, de la volonté, de l'efficacité de vivre et d'agir. Tous ces sentiments préexistaient à l'accrochage et j'en étais d'autant plus efficient au cours de la journée. Abandonner les rideaux ballants et les embrasses pendantes était induit par la perte de toute prise sur la réalité, par un délit de fuite face à la vie, un recours au Léthé du sommeil et à la réclusion chez soi, dans le but sournois d'éviter les événements inopinés, les attrait tout autant que les répulsions des êtres côtoyés et les lettres sans réplique des administrations.

Chaque embrasse était constituée d'un bandeau brodé de roses ton sur ton. Lorsque j'en saisisais une en passant mon bras entre la fenêtre et un pan de rideau et que je la rabattais par devant en ceinturant le tissu qui plissait pour en accrocher l'anneau au piton de laiton doré, j'avais l'impression d'enlacer quelqu'un par la taille.

Ce matin-là, après avoir hésité quant à mettre les embrasses autour des rideaux, mon regard s'était déplacé sur la salle de bain ouverte et le miroir qui occupait tout un pan du mur. Seule, la tapisserie de la chambre aux tons pastel s'y reflétait. N'aurait-on pas dit que je constatais l'effacement de mon reflet et de ma vie ? Je faisais tapisserie au pied de la lettre, j'étais dissous par elle. Par quel méfait d'optique étais-je chassé du champ réfléchissant du miroir ? Que je ne fisse plus partie du décor me renvoyait à une exclusion définitive.

Du haut des marches, la campagne paraissait s'allonger à perte de vue comme à travers une vitre embuée. La main sur la rampe de froid métal, piquée de rouille, me revint le cauchemar qui me réveilla en sursaut, à l'aube. Le froid des larmes, je le sentis sur mes joues lorsque ce cauchemar me fit mettre sur mon séant et que ce mouvement déplaça l'air qui me donna justement cette sensation de froid.

Redevenu un enfant de douze ans, j'avais été déposé sur un pneu, au fond d'une excavation creusée dans une clairière, au milieu d'un bois. Ma mère m'inhumait vivant et, tout en chantant, elle recouvrait mon corps de pelletées de terre. Je voyais la terre qui s'éparpillait, je l'entendais claquer tandis que je fuyais en sanglotant.

Mes yeux s'écarquillèrent dans l'obscurité. L'âge me ramène au collège et à cette tentative que ma mère fit pour m'y soustraire d'une part en avançant ce prétexte fallacieux que je n'avais que douze de moyenne, et d'autre part à cause d'une résistance implicite de classe sociale; toute lignée masculine était vouée à prendre le chemin de l'arsenal. Mes frères y étaient entrés en tant que chaudronniers sur cuivre. Déroger à ce destin de la classe ouvrière, voilà qui était impossible pour le milieu prolétarien dont ma mère se faisait l'écho. À faire des études, je trahissais ma classe.

Je vécus cette période sous le sceau d'une double contrainte; d'une part, j'appartenais à un milieu prolétarien, j'en ressentais les vicissitudes de tous ordres bien que ma mère les atténuât: conflits

sociaux, pénurie d'argent, insalubrité et exigüité du logis, condescendance des nantis. D'autre part, l'inconfort rassurant des études, l'incompréhension glorieuse d'une mère, l'ascension indigne de l'échelle sociale, avaient lâché la bride qui me retenait à la réalité; aux outils et au travail physique, s'étaient substitués le porte-plume et le travail intellectuel; détruire et conserver le milieu originel sur un mode sublimé, acquérir un savoir conséquent et, corrélativement, une culpabilité grandissante, me conduisit au martyr; plus je mangeais les fruits de la connaissance, plus ils faisaient de moi un être hybride, marqué du péché originel, étranger à lui-même, hors du temps.

Ce cauchemar met en scène une aspiration à l'éternité. L'exca-
vation rappelle l'utérus et la terre qui recouvre peu à peu cet enfant
reformé l'ancre de la gestation. Pour les alchimistes dont Paracelse:
«Le monde entier doit entrer dans sa mère qui est la *prima materia*,
la *massa confusa*, l'*abyssus*, et là mourir, pour pouvoir acquérir l'éter-
nité.»

Pourquoi l'enfant est-il déposé sur un pneu? Pneu, du grec,
pneuma, souffle. Ce souffle renvoie à la création de l'homme par
Dieu: «Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, il
insuffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être
vivant.»

Au bas des marches, la rue s'ouvrait en tourbillonnant. Sur l'asphalte, une patte en l'air, les griffes recroquevillées, gisait un pigeon écrasé. Je ne remarquai que ses griffes qui me bouchaient la vue et qui avaient blessé la peau frêle du ciel.

Un camion roula sur le volatile sans que personne n'y prêtât attention. Deux plumes s'élevèrent au ralenti, flottèrent devant l'essieu de la roue et furent soufflées par les gaz du tuyau d'échappement. Cet écrasement rabattit la patte du pigeon et l'aplatit tel une galette. La silhouette de l'oiseau, délinéée par un trait sanglant, s'envola et disparut dans le feuillage d'un marronnier.

Une femme de couleur, vêtue d'un manteau bouffant immaculé, vola plus qu'elle ne courut à la rencontre de son amant en tenue de cycliste qui patientait le pied droit passé dans le cale-pied d'une bicyclette; elle lui glissa les mains par les échancrures de son maillot, l'arracha des allées et venues de la circulation. Ne voila-t-il pas qu'ils s'élevaient entre les façades, enlacés l'un à l'autre, leurs bouches confondues, au point qu'une éclipse effaça ma perception générale et ne me laissa entrevoir que l'ascension des amants et de la bicyclette, tel un char subtil étincelant sous le soleil.

Une factrice se prit pour une jument et marchait l'amble afin d'éviter les cahots à sa sacoche. Par un mouvement de balancier, elle envoyait la jambe gauche au-delà d'un pâté de maison tandis que freinait la droite qui s'enfonçait telle un piquet. Elle tirait des soufflets de sa sacoche des calendriers multicolores qui hébergeaient

des nids d'oisillons nus, des portées de chatons angoras et des chiots pis, aux pattes pataudes. Tout en étarquant son corps, elle me tendit une lettre froissée qu'elle avait oublié de glisser dans ma boîte aux lettres. Malgré la cohue, appuyé contre un poteau à la fois réverbère et jardinière, celle-ci dégueulant de bégonias, je lus.

Chez moi, je m'y sens mal à l'aise. Mon appartement est exigü et quand j'ouvre la porte, je crois être jetée en prison. Ma vie morne et plate ne me convient pas. J'essaie de l'enjoliver mais je ne sors pas des sentiers battus. Quelle immobilité ! Le fardeau est lourd à porter. Toutes les vies sont-elles aussi ternes ? Serait-ce pas un témoin, un amant, un père qui donne un sens à notre vie ? En toile de fond, j'ai si peur d'être oubliée quelque part, abandonnée dans un hôpital. Que ne puis-je dépasser les jugements qui me dévalorisent et les autorités malsaines qui m'oppriment ? J'aurais besoin de la douceur d'une mère, du baume apaisant de l'amour. En moi-même je porte des blessures qui ne cessent de se rouvrir. Je reste en retrait. Il y a toujours une ombre au tableau.

À la lecture de cette détresse, j'eus le cœur serré. Cette femme m'écrivait régulièrement pour me confier et la quarantaine et l'abandon qui pesaient sur sa vie. Après avoir déclenché les signaux de détresse de son triporteur, s'éjectant d'un bond de sa cabine tel un diable hors de sa boîte, un livreur me froissa l'épaule au passage pour livrer un carton et la lettre me tomba des mains. Son véhicule ronronnait à mon niveau. À l'arrêt derrière, une file de voitures klaxonnaient à qui mieux mieux créant une cacophonie d'autant plus assourdissante que la rue faisait caisse de résonance et qu'un marteau-piqueur marquait ces klaxons sonnante la diane sur la partition du caniveau.